

# Le libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

### ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.....	6 fr.
Six mois.....	3 fr.
Trois mois.....	1 fr. 50

### ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

La Rédaction  
à SILVAIRE

L'Administration  
à Pierre MARTIN

### ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.....	8 fr.
Six mois.....	4 fr.
Trois mois.....	2 fr.

## Le Congrès du Havre

Nous sommes à la veille de l'ouverture des assises du Travail. Quels vont être les débats et quels résultats vont-ils donner ? Il est difficile de pronostiquer, de se prononcer sur les acquisitions ou sur les pertes matérielles et morales que l'on posera dans les rapports. Néanmoins, nous sommes assurés qu'il se dégagera du contact des délégués et des discussions qui auront lieu, un excellent effet moral qui apaisera les consciences et adoucira l'aineur des ressentiments éprouvés à la suite de défaites subies.

Il est nécessaire de réchauffer la confiance mutuelle des salariés dans leur émancipation. Il faut réagir contre cette infiltration du poison de la méfiance qu'a déversé, dans le sein de la C.G.T., certaines révélations nécessaires, mais faites d'une façon qui dépasse la maladresse pour atteindre à une combinaison machiavélique, à seule fin de porter un coup mortel à l'organisation ouvrière.

Il faut aussi réagir contre un état d'esprit fait de déceptions répétées à la suite de batailles prématièrement ou tardivement engagées et toujours perdues.

Dans les deux années que nous venons de traverser, les travailleurs ont eu à faire face à des situations difficiles, il faut le reconnaître. Mais il ne faut pas se dissimuler que nous avons accusé notre faiblesse dans certaines luttes et notre manque de connaissances en face de nos maîtres, plus solidement organisés qu'ils ne l'étaient antérieurement.

La classe laborieuse est encore riche d'énergie et encline aux nobles enthousiasmes ; mais il ne faut pas gaspiller cette énergie en pure perte, ni doucher les sublimes enthousiasmes par des déceptions répétées. Pour cela, il faut revenir à des méthodes de propagande et à des tactiques d'action qu'on a eu tort d'abandonner.

Il ne faut pas oublier que le rôle de la C.G.T. ne doit pas cesser un seul instant d'être un rôle d'offensive. Il ne faut pas attendre l'ennemi pour le combattre : il faut le provoquer, le harceler et l'attaquer aussi souvent que l'occasion est propice et que nos forces nous le permettent.

La diplomatie ne nous sied pas : nous serons toujours roulés par la duplicité de nos exploiteurs et trahis par nos maîtres, les politiciens. Il nous faut revenir à l'ancienne manière : nous lancer dans l'action directe, quelles qu'en soient les responsabilités, et ne pas marchander les sacrifices, ni économiser nos individualités dans l'économie du combat.

Si nous voulons secouer les harnais qui nous attellent dans les brancards de l'exploitation, il faut que nous ayons de l'audace, du caractère et de la ténacité dans l'effort à en communiquer aux timorés et à en suggérer aux trembleurs.

Il ne faut pas être que des emballes, des fous ou des mannequins impulsifs : non. Il faut observer : mais décider. Il faut apprendre : mais éduquer. Il faut réfléchir : mais agir. Il faut que l'élite ouvrière montre des qualités morales et un hérosme élevé qui en imposent à l'adversaire et impressionnent les coalisés.

Ah ! il nous semble déjà entendre la phrase du tribun de Cahors, qui fut répétée bien des fois par ceux qui lui ont survécu : « Les temps héroïques sont finis... »

Descendants d'épiciers en retraite et de boutiquiers médiocres, ils rapetissent tout ce qu'ils touchent et paralySENT tous les généreux élans quand ils n'ont plus à s'en servir.

Ces avocats sans causes, ces médecins sans malades et ces vétérinaires privés d'épizootie, qui battaient l'asphalte de leurs grottes sous le précédent

régime, étaient bien heureux, alors, que les « temps héroïques » ne fussent pas finis, pour que bonhomme populo descendit dans la rue et se fit massacrer pour les hisser au pouvoir. Eh bien, de même, pour elle, pour toute l'humanité plutôt, il faut que notre classe, il faut que les opprimés reviennent à ces attitudes de révolte sublime et de prodigieux courage, pour revivre les « temps héroïques », en laissant derrière soi les épouvois de lâcheté.

Ah ! si nos exploiteurs nous voyaient relever la tête, marcher sur eux sans crainte, attaquer leurs priviléges sans redouter les responsabilités, les expri-  
prier sans peur des geôles et même du meurtre : ils trembleraient.

Vous ne voyez pas demain des cohortes ouvrières s'ébranlant, clamant la grève générale, tentant l'expropriation, engageant la lutte par tous les moyens et, pas encore assez nombreuses et suffisamment fortes pour entamer l'ennemi, de nouveau écrasées, laissant sur le champ de bataille des victimes et dans les prisons et les bagnes des milliers de vaincus, eh bien ! vous ne voyez pas, disons-nous, la bourgeoisie frémir et se sentir perdue malgré sa victoire matérielle, mais constatant une défaite morale irrémédiable, et sentant qu'un nouvel assaut balayera tout l'édi-  
fice d'iniquité sociale, dès que les travailleurs conscients le tenteront de nou-  
veau.

Oui, il ne faut pas se figurer que nous atteindrons notre idéal d'un seul bond : ce serait une décevante erreur de le croire. Il faudra des engagements réitérés, des combats successifs pour renverser la société capitaliste.

Aussi croyons-nous que le Congrès du Havre nous ménage des surprises et qu'il sera à la hauteur de sa tâche sur la solution à donner aux problèmes qui l'intéressent. Il a surtout à se prononcer sur des questions d'un haut intérêt : l'antimilitarisme, le temps de travail, ce qu'il y aurait à faire en cas de guerre, etc. Il n'échappera pas au Congrès la manifestation intéressante que viennent de faire les Jeunesse syndicalistes dans leur Congrès tenu il y a quelques jours à la Maison des Fédérations.

Il y a là un symptôme de vie intense qu'il ne faut pas méconnaître. C'est comme qui dirait la transfusion d'un sang nouveau et généreux.

Cela réconforte, cela apaise les frémissements de conscience par lesquels on a passé ces temps derniers. La confiance entre travailleurs va s'étendre et se consolider. La méfiance, la hantise des trahisons fera place à une excellente fraternisation.

Ce qu'il faut, pour faire taire toute pensée mesquine et mauvaise à la fois, c'est de l'action éducative et de l'esprit de révolte en continue activité.

On ne songe pas à s'entre-déchirer, à se nuire ou à se décourager, quand on est toujours en éveil pour harceler l'ennemi et l'anéantir. Et nous savons tous que « notre ennemi, c'est notre maître ».

Pierre Martin.

### NOS PROCÈS

#### Impressions d'audience

Une fois de plus, le *Libertaire* est passé en Cour d'assises. Une fois encore, la société s'est défendue contre ses contemporains, l'Ordre a eu raison des apôtres de la révolution et de l'anarchie, « force est restée à la loi ».

Ces clichés suffisent habituellement à la presse bourgeoise ; mais nous avons, nous, des conclusions à tirer, des impressions à traduire de chacune de nos escarmouches avec l'autorité.

De la façon dont nous fûmes jugés,

d'abord. La Cour d'assises, cela ? Une réunion contradictoire, bien plutôt, une réunion de propagande anarchiste. Une discussion inégale, toutefois, où l'un des contradicteurs représente toute la force répressive de la société : magistrature, police, prisons, tout l'attirail coercitif des repus défendant leur atelier ; ou l'autre n'a que la force de vérité contenue dans son argumentation de révolte, dans son idéal d'anti-autoritaire.

Et cependant, c'est celui-ci qui a, sans fanfaronner, le beau rôle. La diatribe, toute conventionnelle du chat-fourré, « sa morgue de juge », avaient bien pitié allure devant le réquisitoire serré, cinglant, émouvant aussi à certains passages, de notre ami Pierre Martin.

Car ce procès, qui est resté jusqu'à aujourd'hui un procès nettement anarchiste, offre ceci de bien caractéristique que ceux qui représentent les accusés, se font les accusateurs, que ceux qui sont chargés de réprimer en viennent à se défendre contre leurs victimes des reproches cinglants que ceux-ci leur adressent. Après l'exposé clair, précis, par Pierre Martin, de notre idéal et de nos conclusions devant l'épopée tragique de ceux que l'on a appelé « les bandits » ; après sa démonstration énergique du vrai banditisme — de celui « d'en haut » — des crimes quotidiens accomplis par ces sinistres joyeux : l'exploiteur et son usine meurtrière, le vautour et ses logements insalubres, propagateurs de tuberculose, le conquérant incendiaire de récoltes, voleur de femmes, tueur d'enfants... après cela, le vrai réquisitoire était prononcé, et c'est une défense de « sa » société pourrie qu'essaya l'avocat-bécheur.

A vrai dire, il ne fut pas violent. Il fut simplement maladroit et cauteleux. Après avoir représenté les anarchistes comme des malades, relevant de la pathologie, il s'aventura dans une dissertation philosophique — une vraie salade ! — mêlant d'une façon incohérente Spartacus, Babeuf, Max Stirner et J.-J. Rousseau, Nietzsche et Bonnot. Enfin, embourré et n'ouvrant son il déçoche des éloges à « l'éloquence de Martin », à la « figure intelligente de Carré », qu'il représente comme une victime de son enthousiasme juvénile, et conclut... en demandant aux jurés de réprimer sans pitié notre dangereuse propagande.

Les douze bourgeois composant le jury revinrent avec un verdict affirmatif sur les deux questions de provocation au meurtre, au vol et au pillage — avec, toutefois, des circonstances atténuantes sur le crime commis par Emile Carré, gérant responsable. Les chats-fourrés traduisirent cela par trois mois de prison et 1.000 fr. d'amende ; ce qui porte à quatre le nombre des condamnés actuels du *Libertaire*, dont trois sont déjà en prison.

En résumé, bonne réunion de propagande. Il est cependant un certain public que cette propagande devrait toucher plus que quiconque. C'est la foule des loquetaux, des miséreux, en haillons ou presque, qui viennent avec assiduité dans la maison de Thémis comme ils vont dans les musées — pour se chauffer à l'abri. Voilà, certes, des victimes du désordre social au moins autant que d'autre propreté veulue. Eh bien, je vous assure qu'il est attristant d'entendre les réflexions de ces brutes approuvant, avec des regards attendris et craintifs, les juges « salant » nos camarades.

Le spectacle des chats-fourrés d'une part et de cet ignoble troupeau de l'autre, vous donne des nausées...

Enfin, sans souci des condamnations répétées comme du poids mort que constitue cette masse avachie, nous poursuivrons sans relâche notre besogne d'affranchissement.

Continuez, messieurs les magistrats, assis ou à plat ventre. Nous continuerons, nous aussi et si vos condamnations ont un effet sur nous, ce sera de raviver notre ardeur dans la lutte.

Marcel Préteceille.

Camarades,  
par tous les moyens  
venez en aide  
au LIBERTAIRE

## SYNDICALISME ET SOCIALISME

### Socialisme autoritaire étatiste Socialisme fédéraliste antiétatiste

Congrès de Bâle fut le point de départ de la lutte véhément et venimeuse que Marx et Engels ont engagée contre les socialistes fédéralistes. Tous les moyens furent employés par eux pour vaincre ceux qui refusaient de professer leurs idées. Cette singulière manière de discuter et d'agir est bien reflétée dans la brochure intitulée : *Les prétdendues scissions de l'Internationale*, éditée par le Conseil général de Londres et dans laquelle Marx et Engels ont attaqué personnellement Bakounine avec violence, et où ils lancent des insinuations contre la bonne foi et la probité révolutionnaire de ce dernier.

Les colères et les attaques les plus audacieuses par leur cynisme furent particulièrement dirigées contre l'organisation qui, créée sur les bases et les idées socialistes fédéralistes-bakounistes, constitua une opposition indomptable et puissante contre les vues et idées autoritaires, et centralistes des marxistes, c'est-à-dire socialistes étatistes. Cette organisation était la Fédération jurassienne qui, appuyée par les organisations de l'Espagne, de l'Italie et de nombreux délégués de la Suisse romande et d'Angleterre, combattait avec une énergie inlassable le coup d'Etat accompli par le Conseil général.

Fondé uniquement pour servir de lien moral entre les différentes fédérations de l'Internationale et concentrer entre ses mains la correspondance et les renseignements intéressants le mouvement mondial, ce Conseil usait d'autoritarisme pour imposer à l'Internationale toute entière, non seulement les théories de Marx, mais pour tracer le programme d'action à ses différentes sections. Ce coup d'Etat souleva d'ailleurs des protestations véhémentes de la majeure partie des sections.

Mais laissons, pour le moment, de côté, nos appréciations personnelles de ces actes de l'autoritarisme. Et attachons-nous à dévoiler leurs causes. Ceci nous permettra de mettre à nu deux conceptions sociales différentes d'où doivent découler, nécessairement, deux tactiques différentes.

Si Marx, Engels et tous les marxistes ont transformé le Conseil général en une dictature souveraine, c'est uniquement parce que dans le domaine de la pratique ils ont voulu rester d'accord avec leur conception idéologique. Cette dernière peut se résumer ainsi : La vie économique constitue la base de toute la vie sociale ; pour modifier cette dernière, il faut modifier la première. Mais dans le domaine économique un fait se produit : la concentration et la centralisation de la production, d'où découlent la concentration et la centralisation politique. Donc, pour mieux correspondre aux exigences révolutionnaires de la vie sociale, il faut centraliser les efforts et les actions.

Ensuite, la politique, tout en étant la conséquence de l'économie, peut devenir très puissante et acquérir une influence plus ou moins durable sur cette dernière. Donc il faut en profiter. L'action économique centralisée doit être accompagnée par l'action politique centralisée. L'une et l'autre sont nécessairement liées.

Cette conception a été la base de tout le programme politique des marxistes. Elle a inspiré toutes les réformes que ces derniers voulaient réaliser dans la société bourgeoise. Notamment :

1<sup>o</sup> Participation à la vie politique bourgeoise ;

2<sup>o</sup> Nationalisation et municipalisation :

3<sup>o</sup> Arbitrage social ;

4<sup>o</sup> Entente avec les partis les plus avancés de la bourgeoisie ;

5<sup>o</sup> Poursuite de la conquête de pouvoirs politiques, furent la conséquence de cette conception sociale-économique.

Toujours d'accord avec eux-mêmes, les marxistes désiraient voir l'action ouvrière se mouvoir dans ses cadres, et l'organisation ouvrière, tout en conservant son but révolutionnaire, s'appuyer sur la légalité. En somme, pour

les marxistes, l'Etat représentait une seule forme de la vie sociale.

L'action et la pratique des bakounistes de l'Internationale et de toute la Fédération Jurassienne décolait d'une conception différente. Comme pour les marxistes, pour eux la vie économique gardait une importance très grande sans toutefois devenir le seul facteur de l'évolution sociale. La vie politique, l'Etat, n'étaient que la conséquence de l'économie basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme, devenait par la même nuisible à l'évolution humaine. Donc, pour travailler à l'émancipation humaine, les révolutionnaires ne peuvent pas l'utiliser. Leur lutte, au contraire, doit être dirigée contre la forme actuelle de la vie économique et de son expression politique, l'Etat. Les réformes sociales ne peuvent nuire ni à l'une, ni à l'autre. Elles ne doivent pas plus les consolider. Autoritarisme, centralisme et légalisme étant des armes de l'économie et de l'Etat bourgeois, nous devons agir en dehors et contre la légalité et par les organisations libres et fédératives.

Cette conception inspirait toutes les actions des bakounistes et de la Fédération Jurassienne. Elle constituait la raison d'être de ce dernier. La preuve en est dans le manifeste que cette organisation, pour jamais célébré, a adressé à toutes les sections de l'Internationale et dont nous extraignons les passages les plus caractéristiques : « Lors de la création de l'Association internationale des travailleurs, il fut institué un Conseil général qui devait, aux termes des statuts, servir de bureau central de correspondance entre les sections, mais aucun ne fut déclaré absolument aucun autorité, ce qui eût d'ailleurs été contraire à l'essence même de l'Internationale, qui n'est qu'une immense protestation contre l'autorité. »

« S'il est un fait incontestable, mille fois attesté par l'expérience, c'est l'effet corrupteur que produit l'autorité sur ceux entre les mains desquels elle est déposée. Il est absolument impossible qu'un homme qui a un pouvoir sur ses semblables demeure un homme moral. »

« Nous n'incriminons pas les intentions du Conseil général. Les personnalités qui le composent se sont trouvées les victimes d'une nécessité fatale ; elles ont voulu, de bonne foi et pour le triomphe de leur doctrine particulière, introduire dans l'Internationale le principe d'autorité ; les circonstances ont paru favoriser cette tendance, et il nous paraît tout naturel que cette école, dont l'idéal est la conquête du pouvoir politique par la classe ouvrière, ait cru que l'Internationale, à la suite des derniers événements, devait changer son organisation primitive et se transformer en une organisation hiérarchique, dirigée et gouvernée par un comité. »

« La Société future ne doit être rien autre chose que l'universalisation de l'organisation que l'Internationale se sera donnée. Nous devons donc avoir soin de rapprocher le plus possible cette organisation de notre idéal. Comment voudrait-on qu'une société égalitaire et libre sortit d'une société autoritaire. »

Il nous semble que cet exposé est suffisant pour préciser les deux conceptions qui ont influencé la vie, les idées et l'action de l'Internationale.

Essayons de démontrer maintenant laquelle de ces conceptions a influencé le mouvement ouvrier, a inspiré ce vaste mouvement prolétarien que nous appelons aujourd'hui le syndicalisme révolutionnaire.



#### LES APACHES

Les journaux nous ont encore annoncé l'arrestation d'une soixantaine d'apaches. Je ne sais si vous êtes comme moi. Ces petites notes me laissent perplexe. Il y a des gens qui ne semblent réellement pas vaincus. Depuis que l'on parle d'apaches, j'ai fait, en vain, tous mes efforts pour en voir, au moins un, de près.

Quand je me promène sur le boulevard, il m'arrive de me dire, en croisant un monsieur tout noir de peau : « Ça, c'est un nègre. » En apercevant un homme muni d'un bâton blanc : « Ça, c'est un agent. » Jamais je n'ai eu la chance de contempler un monsieur occupé à en découper très proprement un autre, sur le refuge de la place de l'Opéra, et de pouvoir conclure : « Ça, c'est un apache. »

La semaine dernière, me trouvant par hasard dans un hôpital, je vis un monsieur qui sectionnait, avec dextérité rare, la cuisse d'une vieille dame. La

vieille dame poussait de petits cris. Mon bonheur était extrême. Je croyais avoir fini découvert un apache. A quelqu'un qui s'était immobilisé à côté de moi, je demandai : « Comment s'appelle donc ce monsieur ? » A ma vive stupefaction, mon voisin me répondit : « Mais c'est M. Doyen, l'illustre chirurgien. »

Si cette situation s'éternise, il devient fort à craindre que je ne finisse par me désintéresser totalement des apaches. Et tous les Parisiens avec moi. Pourquoi, aussi, ne note-t-on pas les apaches d'un uniforme qui permette de les distinguer à première vue ? Vous m'objecterez qu'il existe chez les apaches différentes sectes. Nous avons les apaches de Belleville, ceux de Charonne, ceux de Ménilmontant. Il faudrait alors adopter pour chacune de ces sectes, un costume différent ?

Inutile de compliquer les choses. Puisqu'ils se groupent eux-mêmes en petits familles, par quartier, il suffit de broder, sur le col de leurs tuniques ou sur leurs képis, le numéro de leur arrondissement. Fifi, dit le Frise, deviendrait, par exemple, le 43 du IV<sup>e</sup>, et Choocho, dit le Dentiste, le 237 du VIII<sup>e</sup>.

Ainsi embrouillés, possédant leurs supérieurs hiérarchiques, ne pourraient-ils point d'ailleurs à l'occasion, aux jours de grandes manifestations, donner un coup de main à nos brigades centrales, et quelques coups de poing aux manifestants ?

Max et Alex Fischer.



#### DANS L'ARMEE ALLEMANDE

La Post publie une statistique des débits commis en 1911 dans l'armée allemande.

Désertion, 550 cas ; mauvais traitements à l'égard d'inférieurs, 338 ; coups et violences en dehors du service, 850 ; vols, 1.060 ; faux en écritures, 100 ; délits contre les meurs, 55.

Cette statistique se borne à égister 50 cas d'indiscipline ou de voies de fait envers des supérieurs. Ne touchons pas à l'arrière. (?)

#### L'ATOME FLUIDE

Marseille, le 7 septembre 1912.

Au Camarade Pratelle, Paris

Cher ami,

Bien déconcertante et profondément injuste la critique des amis Rouge et Noir, sur votre beau et utile bouquin : l'Atome Fluid. Croient-ils donc, nos deux camarades, que l'ignorance scientifique de la masse soit un facteur de progrès social ? Supposent-ils que le savoir amène l'esprit de révolte de l'individu ?

Pour ma part, j'éprouve, au contraire, un stimulant nouveau à œuvrer à la disparition de l'état de choses actuel à mesure qu'augmentent mes connaissances.

C'est pourquoi je m'efforce constamment d'aider à la diffusion de votre travail.

H. Danis

Sectaire de l'Union des Syndicats des Alpes-Maritimes.



Protestation

Dédicée à M. Rouge et Noir

Le 3 septembre 1912.

Mon cher Pratelle,

J'ai lu l'article de Rouge et Noir, sur l'Atome Fluid, et j'en ai éprouvé de l'indignation. Tariufe n'a pas opéré autrement. Se dire doucereusement, pour finir, l'ami de quelqu'un qu'en vient d'écrire copieusement, c'est, en effet, d'un beau jésuitisme.

D'autre part, Rouge et Noir est une sorte d'idiot quand il oriente les travailleurs qui ont quelques loisirs à ne lire que Rabatelli où les poètes qui ont marqué dans la littérature. On croirait qu'il se donne à tâche de débaissier et de les abrûter.

Rabatelli est savoureux et je veux qu'on le lise ; un grand nombre de poètes sont intéressants, réconfortants même, et je n'admet pas qu'on se dispense de les étudier ; mais la science est plus éducative encore, plus utile, puisque c'est elle qui a créé tout ce dont Rouge et Noir veut pourvoir. Elle est aussi plus belle par sa portée plus grande et je me range avec ceux qui la mettent au premier rang, une fois la conquête du pain accomplie, les besoins primordiaux satisfais.

Ça me force à protester contre la B. S., c'est son procédé. Rouge et Noir auraient pu me faire ses réflexions au lieu de chercher sournoisement à le désconsiderer dans le public. On ne s'y prend pas comme il s'y est pris envers un ami.

Tout à toi.

E. G., instituteur

Ex-souscripteur aux 100.000 fr. de la B. S.



Je remercie bien sincèrement les amis qui m'ont envoyé des lettres réconfortantes au sujet de l'attitude de la B. S. à mon égard. Je me propose de dire ici toute ma pensée sur cette affaire la semaine prochaine.

Aristide Pratelle.

N. B. — Nous prévenons nos lecteurs que nous avons en vente le livre l'Atome Fluid, de Pratelle.

Pour suivre avec fruit la controverse qui peut s'établir sur cette œuvre de science, il est nécessaire de connaître l'ouvrage. Le prix du volume est de 2 francs franco.

#### PROPOS D'UN PAYSAN

## La Tierce Classe

Comme le nègre, Dubrac continue. Encore une missive, ma foi très intéressante ; elle a pour titre un néologisme : La Tierce classe, par analogie avec le Tiers-Etat de 1789.

La Tierce classe signifie le sexe féminin érigé en classe. Ce sera une classe momentanée, transitoire, donc pas d'amitié, puisqu'elle disparaîtra dès qu'elle aura triomphé, nous dit le camarade, et que plus son triomphe sera rapide, plus sera rapide sa disparition. Le prolétariat masculin a tout intérêt à précipiter ce triomphe, il y gagnera grandement.

Mais assez de préambule. Ecouteons le copain :

Le néologisme qui sera de titre à ma lettre m'a été inspiré par les paroles de V. Pellet-Pinet qui, au Congrès de Chambéry, salua « l'éveil de cette troisième classe prolétarienne qu'est le sexe féminin ». Il me semble, en effet, que le double mot Tierce classe pourrait être admis comme un symbole qui résumera bien la phrase ci-dessus et qui synthétisera dans en lui le féminisme intégral que nous exposons dans la Jupe-Culotte, en février 1911, et d'après lequel le sexe féminin, pour abréger le S. F., représenterait une classe distincte des deux classes admises jusqu'ici — Bourgeoisie et Prolétariats.

Mais attention ! Rassurez-vous, prolétaires masculins, cette Tierce classe ne sera que transitoire et elle disparaîtra quand vous voudrez, comme nous allons le voir dans la suite de cette lettre, écrite dans l'intérêt du prolétariat des deux sexes.

Il y a d'abord deux questions à examiner :

1<sup>er</sup> Est-il légitime, théoriquement, d'ériger le S. F. en classe sociale ?

2<sup>o</sup> Le S. F. peut-il réellement exister, même théoriquement, en tant que classe ?

Je vais démontrer qu'on peut répondre oui à ces deux questions :

Une catégorie a, théoriquement, le droit d'exister comme classe si ses membres ont des intérêts communs et distincts de ceux des autres classes.

Or, il est évident que, théoriquement, les intérêts des femmes, soit de la bourgeoisie, soit du prolétariat, sont distincts de ceux des hommes ; que les femmes sont également assujetties aux hommes ; qu'elles ont presque aucun droit, tandis que les hommes — bourgeois ou prolétaires — ont presque tous les droits, du moins en théorie.

Donc les femmes de la bourgeoisie et du prolétariat ont des intérêts communs et distincts de ceux des hommes ; par suite, le S. F. a théoriquement le droit d'exister comme classe ; c'est conforme à la justice.

Pour qu'une classe sociale existe réellement, il faut que ses membres soient animés d'une conscience commune, soit pour conserver des privilégiés, soit pour conquérir des droits.

Or, depuis quelque temps, les femmes, éclairées par de nouvelles conditions économiques et par des philosophes masculins, commencent à comprendre que leur infériorité est injuste et à se grouper en associations féministes.

Mais cette conscience commune est intuitivement déjà ancienne. Que de fois, père Barbassou, n'avez-vous pas entendu l'éternelle sacrifiée dire avec amertume : « Que les hommes ont de la chance ! Ils ont le plaisir et nous les charges, la douleur, et que de fois aussi n'avons-nous pas vu le mal, aux désirs assouvis, abandonner, lâchement sa compagne avec un gosse sur les bras, brisant sa vie et la plongeant dans le désespoir et la misère. »

A propos de cela, je crois que nos fabricants de loi viennent enfin de voter la recherche de la paternité ; il y a belle lurette que les philanthropes, plus ou moins vernis d'hypocrisie, baramaient après cette mesure. Eh bien ! elle va tout juste faire l'effet d'un vésicatoire sur une jambe de bois.

La recherche de la paternité admise est tout à fait inapplicable. La loi prévoit que les femmes pourraient essayer du chantage sur des pseudo-séducteurs et punir d'interdiction de séjour celles qui ne pourront pas prouver. Dame ! avec ce dispositif, bien hardies seront celles qui oseront réclamer. Que voulez-vous ? Ce sont les hommes qui font les lois, et qui les font à leur avantage.

Les femmes se plaignent, et pas à tort, de l'injustice des hommes. Elles ne parlent plus comme aux temps de Moïse, dont la loi obligeait chaque matin « les hommes de remercier Dieu de les avoir fait hommes et les femmes à le remercier de leur avoir fait... comme il lui avait plu ». Toute la

affection que m'ont envoyé des lettres réconfortantes au sujet de l'attitude de la B. S. à mon égard. Je me propose de dire ici toute ma pensée sur cette affaire la semaine prochaine.

Aristide Pratelle.

N. B. — Nous prévenons nos lecteurs que nous avons en vente le livre l'Atome Fluid, de Pratelle.

Pour suivre avec fruit la controverse qui peut s'établir sur cette œuvre de science, il est nécessaire de connaître l'ouvrage. Le prix du volume est de 2 francs franco.

ser des voiles du passé formidable de misère et d'asservissement de leur sexe ».

Donc le S. F. existe bien réellement, comme classe sociale, que l'appellerai-je la « Tierce classe », car le mot « prolétariat » tout court, sans épithète, dans l'état actuel des sexes, n'est-il pas un monsinge ?

En effet, dans ce qu'on appelle globalement le prolétariat n'y a-t-il pas des êtres qui sont, vis-à-vis les uns des autres, dans la situation de maîtres à esclaves ; l'autorité du mari, l'obéissance de l'épouse. En bien ! des maîtres et des esclaves peuvent-ils faire partie de la même classe ?

Donc, que les militants féministes continuent leur propagande de groupement et d'action éducative, et quand elles seront assez fortes, elles obligentront le sexe masculin des deux autres classes sociales à les admettre sur le pied d'égalité, ce qui ne sera que juste.

Mais c'est bien le cas de faire remarquer que, dans cette bataille, les femmes peuvent compter sur les anarchistes, puisqu'il s'agit d'une lutte contre l'autorité incarnée dans le mari — légal ou non.

D'ailleurs, les prolétaires conscients auront à cœur de renoncer à leurs privilégiés de masculinité et d'imiter le généreux exemple des instituteurs syndicalistes de Chambéry sur l'égalité des appontements des deux sexes. Si les prolétaires masculins ont cette générosité, ils en seront récompensés en ce que la lutte des sexes dans le prolétariat sera de courte durée. Cette lutte momentanée aura même un avantage : les femmes du prolétariat ayant pris une habileté de combat, conserveront cette habileté et tourneront leurs sentiments belliqueux contre le Capitalisme.

Mais cette égalité accordée aux femmes ne devra pas être seulement verbale sur le modèle du parti socialiste unifié, qui se contente de l'écrire bêtement dans son programme sans rien faire pour la réaliser. Les prolétaires masculins ont intérêt à accorder aux femmes une égalité réelle ; c'est la condition de l'union des prolétaires des deux sexes, union nécessaire pour vaincre le Capitalisme.

Tu parles d'or, mon petit Dubrac. Permettons cependant que je te fasse remarquer qu'il ne dépend nullement des prolétaires masculins de renoncer au privilège de masculinité d'un salaire supérieur à celui de la femme. Pour les institutrices, qui ont à faire à l'Etat-Patron, il faudra mettre en branle toute la machine législative et gouvernementale. Pour les femmes de l'industrie privée, c'est les patrons qui décideront ; je sais bien qu'il y a des moyens d'influencer leur décision. Je dis les patrons que, il y a aussi les patronnes qui, au fait de vouloir mettre dans la Tierce classe, avec les ouvrières. C'est très bien quand tu dis que le travail n'a pas de sexe, mais, hélas ! vaut n'a pas de sexe, mais, hélas ! l'exploitation et le travail en ont-ils ?

Je ne vois pas très bien les paysannes et les ouvrières marchant à la remorque d'une marquise de Mac-Mahon, d'une Gyp, de Mme Poincaré ou de Mme Rothschild ?

Y étaient-elles, ces dames bourgeois, quand, l'année dernière, dans le Nord, le problème de la vie chère soulevait les ouvrières ? Point ; ces questions-là ne les touchent pas. Va donc faire comprendre à ces entrelées 14 galles ou illégales qu'elles sont de la même pâle et qu'elles sont de commune classe avec la paysanne, l'ouvrière de l'atelier et de l'usine ou la lamentable pisseuse des rues.

J'y pensais ; il y a eu un journal exclusivement féminin : la Fronde ; directrice, rédactrices, typistes, plieuses tout le diable et son train, c'était des femmes. Eh bien ! on y pensait à l'égalité des salaires. N'est-ce pas la belle madame qui avait assumé la direction qui fit un jour aux typistes qui se plaignaient de l'exiguité de leurs salaires : « Mesdames, il y a le trottoir ! »

Tu as raison dans la conception féministe, mais, de grâce, que cela ne te fasse pas oublier que la « lutte de classe » existe dans le sexe masculin comme dans le sexe féminin.

Le Père Barbassou.

## Petits Pavés

#### PAYS DE COCAGNE

Si j'en crois le Journal du 7 septembre

affirmer  
est muet  
car après  
le roman  
actuelle  
la cabine  
d'Arrast  
différents,  
les lect  
tire quelque  
Mais  
faits qui  
condamnés  
s'ont leur  
possession  
fusils, et  
et m  
s'ont et  
s'ont pas les  
s'ont dépeint,  
domestiq  
dancer re  
oumise à  
reconnai  
ce fait

ton so  
a des  
tendre  
un enfant  
tant tout  
leur des  
l'affa  
sa sinc

ce pays  
nouvelle  
ands ar  
e souve  
nymphes

les dem  
s'ont sno  
urs mai  
saison n  
Monaco,  
des gens  
quand je  
r — en  
genre :  
me : —  
éliciente  
nul au  
le plai  
blem  
ns, mais  
urs mon  
de ch  
il a fait  
urai tu  
sister les  
la petite  
un sou  
une nuit

aut de  
mode  
s'ont cha  
transfor  
ors exis  
hommes  
ourd'hui  
que ces  
edi, leur  
est ainsi  
du Jeune  
yant au  
s'ont ex

va

maines,  
rialiste,  
un calme  
ernants  
us, sans  
aux ca  
quelque  
venir ai  
ignards,  
s'oubli  
estation  
par celle  
surtout

ne haine  
a frane  
t par le  
yage en  
enir des  
apeaux  
l'ousta  
t de la  
ple, où  
ans nos  
véritable  
lémens  
ne nous  
faite à  
res aux  
du spec  
et qu'il  
nterdire  
tres. Le  
la ville  
dée, ex  
ion. La  
né pen  
urnaliste  
s'opere  
it aura  
la p  
tatoire de  
on ind  
t dans  
us libres  
portes  
canaille  
a soupe  
e mar  
en loin

# La Révolution Mexicaine

Le Journal publie la dépêche suivante :

Les Etats-Unis vont intervenir au Mexique

« New-York, 8 septembre. (Par câble de notre correspondant particulier). — Une intervention américaine au Mexique semble inévitable.

« M. Taft déclare cependant qu'il n'agira pas sans l'approbation du Congrès ; il est fort ennuie des insinuations qui lui prétent l'intention de vouloir se faire une réputation de président guerrier pour assurer ses chances de réélection.

« La situation est de plus en plus grave au Mexique, et bien que M. Taft espère que le président Madero tiendra compte des représentations qui ont été faites, et prendra des mesures efficaces pour la protection des étrangers, un débarquement de troupes américaines dans les ports du golfe du Mexique semble la seule solution possible.

« Les cow-boys et fermiers de l'Arizona et du Nouveau-Mexique sont prêts, si le gouvernement n'intervient pas, à envahir le territoire mexicain pour protéger leurs compatriotes. Les insurgés mexicains marchent sur Mexico, et les zapatistes ont l'intention de déposer toutes les autorités, sauf le président Madero et sa famille (?) ».

Cette fois, il semble bien que la menace des capitalistes yankees va être mise à exécution. Ne nous attendons pas à la dernière ligne de cette note, elle est trop burlesque ; mais ce qui est digne de remarque, c'est le fait que l'intervention considérait surtout dans une action vers le sud. Jusqu'à ce jour, c'était du nord du Mexique, où les exploitants américains sont le plus nombreux, qu'il était question. Cela montre à quel point le zapatisme, c'est-à-dire l'idée de la reprise des terres et de leur mise en commun, a pris de la force en ces derniers temps.

Cela était d'ailleurs confirmé d'avance par les nouvelles que nous avons reçues et qui remontent à trois semaines. Nos dernières informations sur le mouvement zapatiste nous apprenaient que la marche en avant a été reprise et que la concentration autour de Mexico commence à se dessiner.

On peut voir, par le câbogramme reproduit plus haut, que ces très intéressants révoltés se rapprochent de plus en plus de la capitale. Espérons qu'ils y enterreront avant que les troupes américaines aient débarqué !

## La situation générale

Quel admirable mouvement ! Il sembla qu'épuisé par la révolution qui mit fin au règne de Diaz, le peuple mexicain allait s'endormir, au doux murmure des promesses faites par le nouveau dictateur. Au lieu de cela, nous avons vu ce même peuple reprendre un peu partout les armes.

Tantôt sous l'influence de politiciens comme Reyès ou Vasquez Gomez ; tantôt mis par leur séculaire défiance de tous les dictateurs et préférant se servir eux-mêmes ; tantôt aussi à l'appel des rédacteurs de *Regeneracion* et des guérilleros du Partido Liberal, les révoltés n'ont pas cessé de combattre. Et voilà quinze mois que dure cette nouvelle lutte ! Lutte plus acharnée encore que la précédente, spécialement dans le Sud, où, du Pacifique à l'Atlantique, les zapatistes combattent si valeureusement pour le retour à la communauté des terres.

Et depuis, rien n'y a fait : ni la suspension des garanties constitutionnelles, ni les massacres de prisonniers, ni la réunion d'une grande Commission Agraire pour étudier la « répartition » des terres, ni la menace, toujours grondante, de l'Ogre américain, ni l'or et les honneurs offerts à certains chefs, à Zapato notamment.

Pour celui-ci, nous apprenons qu'une fois de plus des émissaires de Madero sont allés lui faire des propositions de paix — moyennant bonne récompense — et que le rude lutteur les a reçus comme les autres, avec le mépris et la menace à la bouche. Et voici que ses compagnons sont aux portes de Mexico !

Au Nord, Orozco est encore maître de Juarez et de la région, tandis que Salazar, à la tête de fortes troupes, défile toujours les forces gouvernementales et même les armées américaines... en paroles. Mais le plus intéressant, dans ce mouvement-là, c'est, comme nous l'avons déjà signalé, la formation de nombreuses guerillas indépendantes, à la suite des défaites essuyées par Orozco.

Quant à la fameuse « répartition » qui devait faire l'apaisement général, on sait ce qu'elle est devenue. Un an après l'avènement de Madero, elle était encore à l'état de promesse, et voici que le triste successeur et émule de Diaz vient de déclarer qu'il ne peut être question de répartition, mais seulement de créer un peu partout la petite propriété en

offrant du crédit aux paysans — ce qu'on savait déjà par les conclusions de la Commission Agraire dont nous avons parlé. Mais le peuple mexicain en général ne veut rien entendre à ce sujet ; ce qu'il veut, c'est le retour des terres à la communauté, ou plutôt aux petites communautés que la rapacité des capitalistes a détruites. D'ailleurs, une opération comme celle qui consistait à faire de tous les paysans de petits propriétaires, est pure folie ; n'ayant rien pour vivre, il s'empresse de liquider leurs terrains, comme cela arriva, il y a un siècle, lorsque Juarez voulut, lui aussi, créer la petite propriété pour détruire l'esprit communiste des paysans. Enfin, les crédits nécessaires sont à trouver et ne pourront l'être.

Aussi la bataille se poursuit-elle du sud au nord, de l'est à l'ouest ; par endroits, elle est même plus acharnée, plus féroce que jamais.

Dans les derniers numéros de *Regeneracion* que nous avons reçus et dont nous n'avons pu parler encore, ceux des 3, 10 et 17 août, une infinité de faits révolutionnaires sont relevés, comme toujours. Et, comme toujours, ce sont des embuscades, des combats, des expropriations, des exécutions de riches bourgeois, bref tout ce que peuvent faire les innombrables guerillas qui sillonnent la République, sans parler des actes des partisans d'Orozco ou de Salazar, à la lecture desquels nous nous attendions pas.

Dans l'ensemble, cette nouvelle révolution aurait déjà coûté la vie à 50 000 personnes !

## Regeneracion

La vaillante feuille tient toujours bon. L'emprisonnement de nos trois camarades n'aura guère eu d'autre effet que de déshonorer un peu plus le gouvernement des milliardaires et de stimuler le zèle des lecteurs de *Regeneracion*.

En plusieurs endroits, aux Etats-Unis, des groupes se sont formés pour venir

à l'aide à l'organe de la révolution sociale au Mexique ; en somme, les dévouements, jusqu'à présent, ne lui ont

pas fait défaut.

Il est regrettable seulement que les camarades d'Europe n'aient pas fait davantage d'efforts dans le même sens ; mais c'est en grande partie la faute de la presse révolutionnaire qui s'est trop désintéressée du mouvement mexicain, le plus grandiose, pourtant, qu'on ait vu depuis 1871. Nous voulons encore espérer que ce sera pour bientôt : il n'est jamais trop tard pour bien faire.

A la rédaction, c'est une camarade femme, nous l'avons dit, Francisca Mendoza, qui tient la chronique des événements, à la place de Enrique Magon. Antonio Araujo a succédé à Ricardo Magon pour la rédaction des manifestes, des articles d'éducation. Le camarade W. Owen s'occupe toujours de la partie anglaise. Ainsi, la belle besogne d'éducation des masses en révolte continue, aussi ardente, aussi complète qu'auparavant.

Vive *Regeneracion* !

\*\*

## Mort de faim

### Vive l'anarchie

Tel est le cri poussé par nos frères les révolutionnaires mexicains.

La révolte souffre partout ! le gouvernement désespéré offre l'amnistie aux révolutionnaires. Ces derniers, conscients de leur force, ne se laisseront pas prendre à ce piège, l'expropriation des bourgeois se poursuit, impitoyable ; tous les jours l'on enregistre le succès du mouvement révolutionnaire, la plupart des villes importantes se trouvent sans communications entre elles, les révolutionnaires, maîtres du pays, détruisent les voies ferrées, les lignes télégraphiques, font sauter les ponts. Le gouvernement est impuissant à réprimer cette guerre de guérilla qui ne cessera que lorsque la propriété individuelle aura disparu pour faire place au communisme.

Le chef révolutionnaire Herminio Dominguez a infligé une défaite aux fédéraux du sbire José de la Cruz, à Cuchillo Parado, Chihuahua... Les fédéraux battirent en retraite vers Ojinaga.

Les révolutionnaires se sont emparés de la mine de Tamaulipas, ils ont emporté l'argent et tous les objets utiles.

Le consul américain de Torreos, Coahuila a reçu une délégation de ses compatriotes qui se plaignent du sac des haciendas : « La Perla », « La Hormiga » et « Santa Teresa », et de ce que les révolutionnaires leur prennent leurs armes, leurs chevaux et leur argent.

Les révolutionnaires ont détruit la voie ferrée depuis la station « Hipolito » jusqu'au voisinage de celle de « Durango » établis dans les stations, ils s'opposent à la reconstruction de la voie.

A l'attaque de l'hacienda « del refugio » coahuila, les révolutionnaires furent repoussés par les forces du sbire Miguel Acosta.

A Torreos, une vive inquiétude règne, le commerce a suspendu ses opérations par suite de l'insécurité des chemins et de l'impossibilité où sont les trains de quitter la ville.

On apprend que le rebelle Argumedo Benjamín depuis la déroute qui infligea le général Blanquet, a réussi à réunir un nombre considérable d'hommes et qu'il se dispose par un petit détachement.

Des prisonniers se sont enfuis de la prison de San Pedro Coahuila, et se sont joints aux révolutionnaires.

Les rebelles Pojas et Salazar ont concentré leurs forces pour s'opposer à la marche de Téllez qui se dirige vers ce point.

Les rebelles Hapolito et Leopoldo, Villa Frères de Francisco Villa, se sont enfuis du lieu où les tenait prisonnier Orozco.

A Medellin, Veracruz, les rebelles tombèrent dans une embuscade tendue par les ruraux et les bourgeois, les révolutionnaires battirent en retraite laissant un mort.

Argumedo s'est emparé de Guadalupe, place importante, sur la frontière de Sinaloa, au sud-ouest de Chihuhua, les fédéraux, commandés par Ramon Ibarra, eurent 16 tués. Argumedo a envoyé dans l'ouest Muñoz, avec mille hommes.

Depuis plusieurs mois, on essaie de faire, dans certains milieux socialistes l'apologie du bon flic, comme on fit jadis l'éloge du bon juge, l'un étant le complément de l'autre. On nous parle du bon flic n'exécutant les ordres donnés qu'après les avoir passés au cri de sa conscience. Dès à présent, on nous appuie sur le sort des gens chargés de représenter l'autorité et que, dans une société bien organisée, il faut des lois, que toutes ne sont pas aussi mauvaises qu'on le dit. Aussi, quand les « révolutionnaires » d'hier ou d'aujourd'hui seront au pouvoir, seront-ils mieux à l'aise pour justifier l'existence d'une armée et d'une police chargées de mettre par les mauvaises bouches qui pourraient être tentés de dire que ce n'était pas la peine de renverser un gouvernement pour en subir un autre.

On nous vante le bon flic qui « épousette » les manifestants à coups de capuchons — où l'a-t-on vu ? — Mais on ne nous parle pas du bon flic des réserves — de Tante Flic — qui, les jours de manifestations, poings en avant, les ailes de sa pélérine relevées pour cacher son matriuque, fonce dans la foule, la renverse, la piétine et traîne directement dans les chambres de Sûreté du quai des Orfèvres les malheureux qui sont tombés dans ses pattes et qui, après expérience de visu, n'ont plus qu'un désir paradoxal : être enfin dans une vraie prison pour ne plus être soumis à la torture morale et physique de l'interrogatoire du chef de la Sûreté. Nierait-on que, pour obtenir un renseignement des malheureux inculpés — innocents ou coupables — on les frappe à tour de bras et qu'ils ne sont remis au juge d'instruction chargé d'instruire leur affaire que vidés, anéantis par la faim et les tortures et que tout espoir de tirer quelque chose d'eux est perdu.

Et lorsque c'est au tour de frère Flic d'être de service, ses chefs ne lui demandent pas s'il est réformiste ou non — qu'il exécute ce qu'on lui ordonne ou qu'il démissionne.

Et il ne démissionne pas.

Si on lui ordonne de « réprimer » une manifestation, il frapperà aussi bien sur le bâton que sur le manifestant ; il est même regrettable que les victimes de la première catégorie ne soient pas plus nombreuses, elles comprennent mieux que dans la lutte entre le peuple et le gouvernement, il ne peut y avoir de neutres. L'autorité est un bloc. Tout ce qui ne fait pas partie d'elle — même ses partisans — est traité en ennemi. Et si l'on a aperçu un flic humain, ce ne pouvait être qu'un naïf qui ne restera guère longtemps dans l'Administration ou un hypocrite qui cache sa crainte des représailles sous le masque du réformisme.

Le flic est un jaune.

D'où donc la bourgeoisie tire-t-elle ses défenseurs, si ce n'est de peuple ? Ses mercenaires sont sortis de la classe ouvrière, ce sont des déclassés, des transfuges que les nécessités de l'existence ont contraint de se prostituer à l'autorité. Ce sont de fringants sous-oufs, d'arrogants douaniers, de paresseux ronds-de-cuir, des budgétaires de tout acabit.

Ce sont des fils d'ouvriers, il s'en est fait au peu qu'ils soient eux-mêmes ouvriers. C'est leur imbecillité, leurs vices, leurs passions, leur fainéantise qui leur a fait perdre toute dignité en se vendant à l'ennemi héritéitaire qu'est la bourgeoisie.

Leur situation matérielle n'est pas plus enviable que celle d'un ouvrier ; ils ne gagnent pas plus et sont, comme lui, obligés de se loger dans les quartiers populaires. Ils ont les mêmes besoins et portent de plus la livrée infamante.

On veut les excuser en disant qu'ils ne sont pas responsables, qu'ils ne font qu'exécuter des ordres et que, s'ils y refusent, ils perdraient leur pain et celui de leurs enfants. On pourra ajouter que le vrai responsable n'est pas le mercenaire, mais le gouvernement quel qu'il soit, dont il est une conséquence, mais on ne le fait pas parce qu'on espère bien finir dans la peau d'un ministre ou pour le moins d'un député, et que ce sera condamné par avance les procédures de gouvernement.

Farocheusement individualiste, le flic ne se préoccupe pas de savoir si l'ouvrier contre lequel on lui ordonne de lutter défend lui aussi la justice de celle de demain.

Alors, la violence, quand nous nous yons obligés à l'employer, n'est pas la caractéristique de nos idées, mais la défense de notre liberté foulée aux pieds, le droit de conservation inné dans chaque être.

Tout acte violent de notre part a été précédé par une violence d'autrui qui nous justifie.

Ainsi Bresci, avec Humbert I<sup>er</sup>, qui fusilla le peuple à Milan ; Angiolillo, avec Canovas, la hyène humaine ; Moro, qui voyait passer la majesté qui tyrannisait un peuple, entourée d'un luxe fastueux, insultant pour la misère de ce peuple, et ainsi les Serge, les Falcon, les Pleche, tombant violemment, victimes de la violence qu'eux aussi avaient employée.

Ces vengeurs sentaient entièrement la douleur d'un peuple et s'éraient bravement en justiciers pour supprimer un tyran. Les mains tachées du sang des tyrans, ils ne cessèrent — comme quelques vaques individus le prétendent — d'être des anarchistes. Ils étaient, au contraire, plus anarchistes en donnant leur vie pour la défense de l'idéal que ceux qui prétendent démolir la tyrannie avec des fleurs de rhétorique et avec l'esprit tolstoiien.

Bakounine devenait plus puissant parce qu'il unissait bravement l'action à la propagande par la plume et la parole et qu'il était toujours là où le peuple s'agitait en cherchant sa liberté, présentant la poitrine à la lutte ; et plus que ses écrits vaut son agitation : en Pologne, en Suisse, en Prusse, en France, etc.

Le savant Reclus, lequel Blasco Ibáñez

mis sur les boulevards extérieurs ce qui n'est pas défendu aux Folies-Bergère.

A Paris, il y a plus d'un Warzé, et l'Amérique n'a pas le monopole des Becker. Le flic n'est pas autre chose qu'un homme comme les autres. S'il en a les qualités, il en a aussi tous les défauts.

Et, cependant, dans une manifestation, il est toujours le vainqueur final. Sa présence jette le désarroi dans un chantier en grève. Dans une bagarre, il est en infériorité numérique vis-à-vis des grévistes. L'un des combattants joue sa vie, pour le moins, de longs mois de prison pendant lesquels il sera séparé des siens et subira toutes les agonies morales ; l'autre, qui soit le résultat ne verra rien changer à sa situation.

Dans ces conditions, il serait logique que, par les raisons morales qui l'animent, le gréviste soit vainqueur. Il n'en est rien ; malgré sa force, il est toujours battu et paie l'indemnité de guerre au vainqueur.

Nous venons de le dire, le flic est un homme comme les autres. Toute sa prétendue force réside dans son uniforme et dans la puissance qu'on lui croit, elle ne pourra appuyer la lumière du grand jour. Elle ne subsiste que par l'atavisme, la croyance en une puissance supérieure, le besoin qu'ont les foules de subir une tyrannie. Un Dieu sombre-t-il ? Immédiatement un autre est bâti de toute pièce et, plus il sera cruel, plus il aura d'adorateurs.

L'outil d'oppression, c'est l'imbecillité de la foule, sa crainte de l'inconnu, dut-il lui apporter le bonheur, sa crainte de tout changement, sa routine et son indifférence... C'est le long esclavage dans lequel on

